



Roman. Ernesto est obsédé par le passé et la mort de son père, au point de manquer son propre présent...

Prisonnier de l'histoire

Le Fils du héros
de Karla Suarez
Traduit de l'espagnol (Cuba)
par François Gaudry
Éditions Anne-Marie
Métailié, 260 p., 20 €

« **D**ans mon pays, on petit-déjeune, on déjeune et on dîne avec l'histoire, l'histoire est entrée dans nos lits, dans nos familles, dans nos jeux d'enfants et elle s'est collée à notre peau. C'est elle qui m'a fait grandir orphelin. » En quelques mots, tout l'enjeu de la vie d'Ernesto est posé. Au début des années 1980, son père a été envoyé en Angola, un « pays frère » de Cuba, pour y accomplir son devoir de révolutionnaire, et n'en est jamais revenu.

À 12 ans, Ernesto est devenu chef de famille, petit homme de substitution d'une mère veuve et d'une petite sœur déboussolée. Il a compris la leçon de sa grand-mère : « Les hommes ne pleurent pas, ne l'oublie jamais. » Ernesto grandira stoïque, taciturne, consciencieux, laborieux, ingénieur, fleuron des jeunesses communistes, timide avec les femmes, solide en amitié. Mais « la douleur est un parasite qui s'installe dans notre corps et dont le développement dépend de celui qui l'héberge ».

Chez Ernesto, la douleur prend la forme de l'obsession, il veut comprendre ce qui est arrivé à son père : « Si vaste soit l'histoire, elle ne peut absorber tous ceux qui la font. Il reste toujours une trace de chaque individu. » Il commence alors un blog consacré à la guerre en Angola. Sa jeune épouse, Renata, a beau en voir les dangers et l'alerter, Ernesto s'enferme dans

une mémoire erronée qu'il pense être sienne.

Lorsque commence ce roman, le « fils du héros » a la quarantaine, il vit au Portugal et s'est perdu dans une curieuse relation avec Berto, un Cubain vétéran de l'Angola, rencontré dans un café de Lisbonne. Renata, lassée par tant d'entêtement, vient de le quitter. Même s'il est conscient d'être passé à côté de sa vie, il s'acharne encore. Sans doute est-il conforté dans sa démarche par son nouvel ami Berto qui lui explique avec justesse : « Les gouvernements aiment les jeunes parce que les jeunes n'ont pas de mémoire. »

Karla Suarez a une manière singulière de creuser le particulier pour embrasser le général. À travers l'intimité d'Ernesto, elle explore l'âme du peuple cubain, son endurance face à une certaine absurdité. Comme lorsque, après un discours de Fidel Castro exhortant « chacun à vivre avec discipline l'expérience collective », que la presse résuma en : « Maintenant nous allons construire le socialisme », Ernesto note avec une ironie involontaire : « Dans les couloirs de ma faculté les étudiants se demandaient ce qu'on avait construit jusque-là. »

Au-delà de Cuba, des guerres africaines dont nous ne gardons presque aucun souvenir, c'est aussi de la pertinence de l'engagement politique qu'il est question ici, du poids de l'idéologie capable d'étouffer l'intelligence, et l'on ne peut que s'interroger avec le fils du héros : ces enthousiasmes révolutionnaires ont-ils jamais servi autre chose que des intérêts individuels ?

Stéphanie Janicot